

Erratum

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2011). Erratum. *Lettres québécoises*, (143), 33–33.

poche du tablier de celle qui versait le café — je ne sais plus si c'était Lina ou Diane. Une des deux a remarqué que je les fixais. (p. 14)

Elles sont soudées par le petit doigt et semblent s'accommoder parfaitement de la situation.

Art

Le merveilleux accompagne souvent les gens qui vivent simplement et qui n'apparaissent jamais aux nouvelles télévisées. Le fabuleux se niche là où on ne l'attend jamais.

Il avait une bosse en dessous du bras qu'il cachait avec une espèce de linceul. C'était le fœtus semi-vivant de son frère jumeau François-Claude Bouchard. Il lui mettait toujours un linceul ou une nappe ou un foulard ou une napkin ou un drap ou quelque chose, parce que sa peau était très sensible au soleil. Il le nourrissait avec du beurre de pinottes qu'il ramassait autour de son pouce. Quand tu voyais Charles-Arthur Bouchard se promener avec une main en dessous du linceul, dans l'aisselle, accotée sur la bosse, tu pouvais être certain qu'il y avait au bout de cette main-là une bouche de fœtus semi-vivant qui se tétait un snack. (p. 70)

Des souvenirs d'enfance, des découvertes, des initiations à l'amour, des pertes aussi quand il se souvient du jour où il a appris la mort de Gerry Boulet. Une belle flânerie qui permet d'écouter une émission de radio en parcourant un rang d'un bout à l'autre ou encore un match de hockey qui ressemble à un combat extrême.

Des surprises qui se cachent dans la vie de tous les jours et surtout une écriture qui frappe à grands coups de marteau. Un écrivain attentif aux gens, sensible à la géographie qui forge peut-être les individus. Un humour incomparable.



Alain Olivier, *Voyage au Mali sans chameau*, Montréal, XYZ, 2010, 321 p., 25 \$.

Le voyage intérieur

Vingt ans plus tard, Alain Olivier retourne au Mali, dans un pays qui l'avait séduit à l'époque. Pourquoi partir au bout du monde? Ces questions surgissent quand vient le temps de faire ses valises.

Lorsqu'on part en voyage, on porte toujours en soi le secret espoir de réinventer sa vie. Personne n'y échappe, pas même le plus choyé des hommes. Même comblé — avec à ses côtés la plus ravissante des compagnes, un fils adorable, entouré d'amis fidèles, menant une carrière exaltante, qui n'en vient pas certains jours à rêver d'une nouvelle existence? (p. 11)

Se réinventer pour devenir un autre. Il semble que ce soit la plus folle des utopies, mais pourquoi ne pas y croire.

On continue pourtant de se bercer de l'illusion que le voyage, inévitablement, nous transformera. Qu'il n'en restera pas que des photographies sur du papier glacé, ni même des souvenirs inscrits dans la mémoire, mais que ce qu'on y aura vécu sera gravé, buriné dans notre chair. (p. 11)

Il faut pour cela quitter son confort et aller vers l'autre. Le voyageur attentif se heurte à des différences et à des croyances qui changent selon les lieux et les espaces.

Retour

Laisant sa famille, son fils avec qui il a fait un périple au Vietnam, Alain Olivier entreprend un pèlerinage aux sources, histoire de jauger où il en est. Ce pays du Mali l'avait tant séduit, il y a plus de vingt ans. Il se rendra vite compte que tout bouge et que rien ne peut être pareil.

Je détourne la tête, complètement désemparé. Je viens de réaliser soudainement que cet homme est mon miroir. Je voudrais retrouver la passion qui m'a tant fait aimer ce pays et j'attends, assoupi, qu'elle renaisse. Or, il y a des gens qui vivent là. Juste à côté. Tout près de moi. Comment se fait-il qu'ils me paraissent si loin? Qu'ils me semblent hors d'atteinte? Qu'ils demeurent hors de moi? N'est-ce pas pourtant sur le continent africain que j'ai commencé, à vingt ans, à ne plus me sentir totalement étranger aux autres — et à moi-même? (p. 18)

Le voyageur se laisse prendre par le rythme de ce pays enchanteur. Il s'attarde auprès des gens qui se débattent tous les jours dans les campagnes pour avoir un peu d'eau. Des hommes et des femmes l'accueillent. Il prend un repas avec eux, écoute, sourit et écoute encore. Et le plus important: un arbre dans la savane, des rires, des moments uniques où la communication fait vibrer l'être et peut-être l'âme aussi. De quoi enchanter et s'abandonner.

Retour

Il reviendra pourtant, il faut toujours revenir. Il retrouvera sa compagne, ce fils à qui il s'adresse tout au long du récit. Celui qui rentre est toujours un peu différent et semblable. La vie, qu'on le veuille ou non, transforme l'être chaque jour.

Car le voyage, inmanquablement, bouscule le voyageur. Il y découvre sa véritable identité et donc, forcément, ce qu'il y a de plus singulier en lui, son individualité propre, mais aussi le banal, le commun, c'est-à-dire son humanité et, par delà, celle de ses semblables. Et c'est ainsi que le voyage nous prépare à cet instant à la fois unique et universel où nous devons tout laisser, de façon irrémédiable, derrière nous. (p. 316)

Voilà une belle occasion de réfléchir sur l'accueil, l'amitié et l'amour. Un plaisir que de suivre ce voyageur attentif qui prend le temps d'écouter, de regarder et de réfléchir. C'est l'art même de l'exploration intérieure. [\[A\]](#)

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le compte rendu critique de l'ouvrage de Sofia Benyahia dans notre dernier numéro. Il était écrit « faire don de soi sans être étranger à tout, partout... » Il aurait fallu lire « faire don d'un soi sans être, étranger à tout, partout, depuis toujours, parmi les siens, à soi-même étranger. » Nos excuses à l'auteure et à son éditeur.

